

La méprise

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

Devant elle se tenait un milicien. Elle n'osait plus bouger. Mais il fallait donner le change, rapidement. Elle se força à afficher un sourire et elle enchaîna :

- J'ai cru voir mon cousin tellement vous lui ressemblez ! Mais il est à Marseille ! Il a les mêmes yeux que vous !

Le milicien la jugeait. Elle devait avoir seize ans, peut-être même un peu moins. Joli brin de fille.

- Et vous allez où comme ça ?
- Ben justement, chez mon cousin, pour les vacances. Maman a trop à faire ici. Nous avons des Allemands à la ferme mais elle ne veut pas que je l'aide. Elle m'envoie chez ma tante respirer l'air de la Méditerranée.

Elle s'aperçut qu'elle parlait un peu vite et s'arrêta en souriant. Puis elle reprit sur un ton ennuyé :

- Et puis Maman espère que mon cousin me fera réviser les mathématiques. Il a déjà eu son baccalauréat et ...

Le Milicien l'interrompt pour montrer que c'était lui qui menait l'échange.

- Bon, montrez-moi vos papiers.

Elle s'exécuta sans trembler en espérant que la photo ne la trahirait pas.

- Brigitte Garnier ... née le six août 1928 à Bourg en Bresse. Votre père vous laisse voyager seule alors que vous n'avez pas 15 ans ? Le danger est partout, Mademoiselle.

Il appuya sur le dernier mot. A présent, il la regardait avec une expression gourmande.

- Oh, j'aurai 15 ans dans deux mois et puis il y a toujours des gens comme vous pour veiller sur nous, n'est-ce pas ? répondit-elle d'une voix ingénue.

On entendit alors quelqu'un tempêter.

- Mais qu'est-ce que tu fous, Etienne ? Magne-toi ! On descend là !

Aussitôt, deux autres miliciens surgirent devant elle. Ils la virent : elle était jolie et cet abruti d'Etienne qui ne la laissait pas passer.

- Montez vite, Mademoiselle, le train va partir et nous, hélas, nous descendons, dit le plus grand d'entre eux qui semblait être le chef.

Elle s'enhardit et s'excusa d'avoir retardé Monsieur Etienne par son bavardage. Ce dernier enjamba sa valise et suivit ses deux camarades qui étaient déjà sur le quai. Elle fit un signe de la main depuis la portière du train comme pour dire au revoir à un ami. Elle sentait la sueur couler dans son dos le long de sa colonne vertébrale. Le train s'ébroua. Alors elle s'engagea dans le couloir et ouvrit la porte du premier compartiment. La banquette était occupée par un couple ; un petit ange blond dormait, la tête sur les genoux de sa mère, serrant dans ses bras son doudou, un petit lapin blanc avec un gros ventre rose. L'homme se leva immédiatement et la salua en la gratifiant d'un « Fraulein » qui la fit frissonner. Il était trop tard pour rebrousser chemin. Elle demanda à voix basse si elle pouvait s'asseoir en face d'eux, près de la fenêtre.

- Bien sûr, c'est libre, chuchota la jeune femme en veillant à ne pas réveiller le petit garçon.

Elle remercia et sourit en regardant l'enfant, puis elle fit glisser sa valise sous la banquette, avant de s'asseoir. Elle pensa qu'il lui faudrait redoubler de prudence. Rien ne devait la trahir. Cet homme était peut-être un membre de la Gestapo en civil. Et la femme qui l'accompagnait, devait être sa maîtresse... Une Française, blonde bien sûr, de celles qui, comme Jeanne et Martine, pactisent avec l'ennemi. L'homme était grand, brun, et ses yeux bleus semblaient sonder le fond de votre être. Il était glaçant.

Elle essaya de se détendre en regardant par la fenêtre le paysage qui défilait. Elle repensa à ses deux amies. Comme elle s'était trompée sur elles. La guerre révélait le vrai visage de chacun. Il n'y avait pas si longtemps, elles formaient un trio inséparable. Et voilà qu'hier ces deux-là avaient dévoilé leur sympathie pour les Allemands qu'elles trouvaient si polis et si courtois. Pour ne pas sembler en désaccord avec elles, Brigitte s'était sentie obligée d'ajouter « et si beaux, avec ça ! ». Et Jeanne avait affirmé que l'étoile jaune en zone occupée, ça n'était pas grand chose et qu'on faisait finalement beaucoup de bruit pour rien. Puis, Martine

avait montré sa belle bicyclette rose qu'un officier lui avait offerte. « Pour presque rien », avait-elle précisé malicieusement. Et toutes les trois s'étaient esclaffées. Ce « presque » l'avait hantée toute la journée. C'est alors qu'elles avaient questionné Brigitte sur ses voyages. Et Martine l'avait taquinée : « Avait-elle un amoureux à Marseille pour y aller si souvent ? » Brigitte avait laissé planer le doute en mimant la gêne et en gloussant. Mais si elles avaient su qu'elles avaient en face d'elle une Résistante qui s'appelait Sarah ! Une Sarah tout de même anéantie quand ses deux amies de collègue avaient parlé des décrets mis en place par le Gouvernement de Vichy : « Allons, Brigitte, c'est pour le bien des Français ». Brigitte avait mollement acquiescé mais Sarah avait frissonné.

Si elles avaient su ce qui se trouvait dans sa valise. Son pied droit alla machinalement vérifier sous la banquette si elle était toujours à sa place. La sueur coula à nouveau dans son dos. L'homme et la femme l'observaient à la dérobée mais Sarah avait maintenant l'habitude de saisir ce qui se passait autour d'elle sans avoir l'air de rien. L'enfant dormait profondément. Il devait avoir deux ou trois ans. Elle regarda par la fenêtre. Elle voyait le paysage défiler et en surimpression le visage de l'homme sur la vitre. Elle ferma les yeux et fit mine de s'assoupir. C'était sa cinquième mission, mais elle ne s'habituaient pas au danger. De plus en plus de gens frayaient avec l'ennemi. Elle devait rester sur ses gardes. Le double fond de la valise, indétectable, abritait les tracts et les documents du réseau. Seule la photo sur sa nouvelle carte d'identité l'inquiétait. Si l'on y regardait de près, on verrait que le grain de beauté qu'elle avait sur la pommette gauche avait été inversé. Mais on n'avait pas eu le temps de refaire les papiers d'identité. Bien sûr, ce n'était pas elle sur la photo. Cependant, Brigitte Garnier, avec sa frange et ses nattes, lui ressemblait beaucoup. Sarah, qui avait dix-sept ans, avait adopté sa coiffure et elle avait les mêmes fossettes quand elle souriait.

L'enfant se mit à pleurnicher ; il avait dû faire un mauvais rêve. Alors la femme entonna une berceuse en allemand. *Schlaf kindlein, schlaf...* Sarah sentit son cœur battre si fort qu'elle eut peur qu'on l'entendît. Cette femme qui parlait un français sans accent quand elle lui avait répondu tout à l'heure ... voilà qu'elle chantait maintenant en allemand ! L'homme l'épiait toujours, faisant mine de regarder le paysage à travers la vitre. Elle ferma les yeux et se mit à réfléchir. Depuis l'instauration du STO, en ce début d'année 43, on menait des actions de guérilla partout contre l'occupant et contre les autorités de Vichy. La Résistance s'était

organisée. Mais les Allemands traquaient les clandestins et usaient de représailles abominables dès qu'un sabotage les avait touchés. Ils n'épargnaient pas les enfants, ni les femmes. Les Juifs et les Communistes étaient activement recherchés.

Avait-elle été suivie ? Mais oui, bien sûr ! Jeanne et Martine avaient dû raconter à l'officier allemand que Brigitte faisait des allers-retours fréquents jusqu'à Marseille. Que ne faisait-on pas pour une bicyclette ou un saucisson ! Elle comprit vite qu'elle était en danger. Elle devait se débarrasser des pièces compromettantes cachées dans la valise. Comment faire ? On lui avait appris à tout détruire en cas de doute pour sa propre sécurité. Mais cela paraîtrait suspect qu'elle aille aux toilettes avec sa valise. Elle ouvrit les yeux, laissa échapper un soupir puis se reprit et bailla comme si elle s'ennuyait. Que feraient Yvon et Simone dans un moment pareil ? C'était eux qui l'avaient recrutée malgré son jeune âge ou plutôt pour son jeune âge. Ils l'avaient contactée six mois plus tôt pour conduire cinq fillettes de trois à sept ans dans une famille protestante en Corrèze. Elle avait ainsi soustrait aux Nazis un butin toujours plus lourd d'enfants destinés à la mort. Aujourd'hui, elle devait remettre une enveloppe à un certain Julien qui la contacterait en temps voulu. On lui avait donné un billet de train pour Marseille en lui disant que moins elle en saurait, mieux ce serait. Elle transportait des documents destinés à aider les Alliés et des tracts pour la population des grandes villes. Elle avait confiance. Sa propre mère ne savait rien de tout ça. Quand la ferme avait été envahie de soldats allemands, elle avait eu peur pour sa fille. Ce qui avait permis à Sarah d'accepter cette mission en lui faisant croire qu'elle serait certainement plus en sécurité chez sa tante à Marseille.

A présent, son esprit bouillonnait ; elle devait trouver une issue. Mais la peur l'épuisait. Peu à peu, sa tête glissait sur la vitre et, bercée par le tcha-tcha-tcha du train, elle s'endormit.

Au bout d'un long moment, l'homme et la femme échangèrent un regard complice. La femme se leva lentement et allongea l'enfant sur la banquette en face d'elle. Il poussa un soupir puis se retourna et se rendormit. Faisant mine de ramasser le doudou qui était par terre, la femme saisit la valise rangée sous le siège. Elle l'ouvrit sans faire de bruit, plongea la main à l'intérieur et en sortit une enveloppe en papier kraft qu'elle remit rapidement à l'homme. Puis elle regagna sa place, le doudou en main. L'homme rangea le document dans sa serviette.

Soudain, le train s'arrêta en rase campagne. Sarah ouvrit les yeux. Combien de temps avait-elle dormi ? Comme si elle avait entendu ce qui la tracassait, la femme lui dit :

- Vous avez à peine dormi ... vingt minutes environ... pas comme notre petit Paul qui dort encore !

Sarah vit l'enfant à côté d'elle. Elle sourit à la femme, et ajouta :

- Il est mignon ... il a quel âge ?
- Deux ans et demi.

On entendit alors des hommes vociférer. Sarah regarda par la fenêtre. Et elle les vit. Une douzaine d'hommes coiffés du béret, sanglés dans leur veste avec leur insigne infâme, se répartissaient les wagons à contrôler. L'un d'entre eux ouvrit la porte du compartiment et contre toute attente salua les voyageurs.

- Bonjour mesdames, monsieur ! Papiers s'il vous plaît.

L'homme se leva, fit le salut nazi et parla en allemand à sa femme. Le milicien était impressionné. Il ne voulait pas causer d'ennuis à de bons Allemands. Il arrêta le geste de la femme qui fouillait dans son sac à la recherche des papiers d'identité. Le petit garçon se réveilla. Sa mère le prit dans ses bras et chanta à nouveau tout doucement. *Schlaf kindlein, schlaf...* Le milicien se tourna alors vers Sarah.

- Vos papiers, Mademoiselle !
- Euh, oui Monsieur, voilà... répondit Sarah qui s'efforçait de maîtriser le tremblement de sa main.

Le Milicien lut à voix haute : Mademoiselle Brigitte Garnier ...

Puis il questionna :

- Où sont vos bagages ?

Sarah crut défaillir. Quelle idiote ! Elle aurait dû se débarrasser des documents ou même de la valise tout entière. Mais elle ne pouvait plus reculer et s'accroupit pour sortir la valise de dessous la banquette.

- Je n'ai que cette valise.
- Dépêchez-vous de l'ouvrir, ordonna le milicien.

Sarah avait beau se dire qu'elle connaissait les risques encourus et qu'elle ne regrettait rien, elle revoyait le visage de sa mère et des larmes lui vinrent aux yeux. Elle les refoula en toussant et dit à voix haute :

- Cette poussière sous la banquette ... Ca me fait tousser ! Et j'ai les yeux tout irrités ! Ils pourraient nettoyer quand même !

Le milicien haussa les épaules. Il fouilla la valise et tâta le fond. Sarah retenait son souffle. L'enveloppe était très plate, dissimulée par une bande de tissu cartonné qui laissait croire qu'il n'y avait rien dessous. Elle toussa à nouveau pour se donner une contenance. Le milicien lui dit qu'il était désolé mais qu'il allait devoir vérifier quelque chose. Il prit un couteau et déchira la doublure. Et Sarah tomba dans les pommes.

Quand elle revint à elle, le train avait pris de la vitesse et le bleu du ciel était si pur, si beau qu'elle se demanda si elle n'avait pas rêvé. Elle était seule dans le compartiment. Où donc était passé le couple avec l'enfant ? Et sa valise ? Où était sa valise ? Elle se pencha sous la banquette et la vit. Le fond était déchiré. Les tracts n'étaient plus là, les documents avaient disparu ! Le train ralentit ; on arrivait en gare de Marseille-St-Charles. Qui avait pris l'enveloppe ? Sarah referma la valise tandis que son inquiétude grandissait. Elle se leva et aperçut le doudou à ses pieds. Elle le ramassa machinalement. Le gros ventre rose était déchiré. On y avait glissé un morceau de papier. Elle le sortit, le déplia et lut :

« Julien vous salue bien. Il a reçu votre jolie lettre dans son enveloppe et vous remercie. Petit Paul a oublié son doudou dans le train. Les parents lui en achèteront un autre. »